

# L'avenir

Polynice, Etéocle, Abel, Caïn ! ô frères !  
Vieille querelle humaine ! échafauds ! lois agraires !  
Batailles ! ô drapeaux, ô linceuls ! noirs lambeaux !  
Ouverture hâtive et sombre des tombeaux !  
Dieu puissant ! quand la mort sera-t-elle tuée ?  
Ô sainte paix !

La guerre est la prostituée ;  
Elle est la concubine infâme du hasard.  
Attila sans génie et Tamerlan sans art  
Sont ses amants ; elle a pour eux des préférences ;  
Elle traîne au charnier toutes nos espérances,  
Egorge nos printemps, foule aux pieds nos souhaits,  
Et comme elle est la haine, ô ciel bleu, je la hais !  
J'espère en toi, marcheur qui viens dans les ténèbres,  
Avenir !

Nos travaux sont d'étranges algèbres ;  
Le labyrinthe vague et triste où nous rôdons  
Est plein d'effrois subits, de pièges, d'abandons ;  
Mais toujours dans la main le fil obscur nous reste.  
Malgré le noir duel d'Atréa et de Thyeste,  
Malgré Léviathan combattant Béhémoth,  
J'aime et je crois. L'énigme enfin dira son mot.  
L'ombre n'est pas sur l'homme à jamais acharnée.  
Non ! Non ! l'humanité n'a point pour destinée

D'être assise immobile au seuil froid des tombeaux,  
Comme Jérôme, morne et blême, dans Ombos,  
Ou comme dans Argos la douloureuse Electre.

Un jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,  
J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins  
Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins ;  
C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule ;  
J'arrivai ; je marchai droit au noir monticule.  
Indigné, j'y montai ; car la gloire du sang,  
Du glaive et de la mort me laisse frémissant.  
Le lion se dressait sur la plaine muette ;  
Je regardais d'en bas sa haute silhouette ;  
Son immobilité défiait l'infini ;  
On sentait que ce fauve, au fond des cieux banni,  
Relégué dans l'azur, fier de sa solitude,  
Portait un souvenir affreux sans lassitude ;  
Farouche, il était là, ce témoin de l'affront.  
Je montais, et son ombre augmentait sur mon front.  
Et tout en gravissant vers l'âpre plate-forme,  
Je disais : Il attend que la terre s'endorme ;  
Mais il est implacable ; et, la nuit, par moment  
Ce bronze doit jeter un sourd rugissement ;  
Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire,  
Doutent si c'est le monstre ou si c'est le tonnerre.  
J'arrivai jusqu'à lui, pas à pas m'approchant...

J'attendais une foudre et j'entendis un chant.

Une humble voix sortait de cette bouche énorme.

Dans cette espèce d'antre effroyable et difforme  
Un rouge-gorge était venu faire son nid ;  
Le doux passant ailé que le printemps bénit,  
Sans peur de la mâchoire affreusement levée,  
Entre ces dents d'airain avait mis sa couvée ;  
Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif.  
Le mont tragique était debout comme un récif  
Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille ;  
Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,  
Je sentis un esprit profond me visiter,  
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter  
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,  
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

Victor Hugo (1802–1885)